

AVANT-PROPOS

“Mon œuvre plastique étant non seulement sensible, mais aussi intellectuelle, réfléchie, comme l’œuvre plastique de Léonard de Vinci, Cézanne, Mondrian, Marcel Duchamp, les amateurs sont priés de se procurer le catalogue de l’exposition qui contient un certain nombre d’explications sur mon apport et mes accomplissements artistiques, pour pouvoir mieux comprendre leurs sens et leur valeur¹.”

« Pourvu qu’on aille vers l’œuvre », tels sont les derniers mots d’Isidore Isou dans ses entretiens avec Frédérique Devaux², lorsque celle-ci l’interrogeait sur l’utilité même de ces dialogues. Cette nécessité d’« aller vers l’œuvre », qui fait souvent défaut à l’exégèse académique – au point que l’on se demande parfois si le sujet abordé ne serait pas interchangeable, sinon réductible à un métadiscours vidé de toute essence créatrice –, j’ai voulu la faire mienne, dès ma découverte de l’œuvre d’Isou, que je rencontrai au début de l’année 1998. Mon objectif était alors de prendre connaissance des enregistrements de son corpus musical ou, étant compositeur, de les réaliser au cas où ceux-ci n’existaient pas – ce que, naïvement, j’imaginai être improbable. De 1998 à 2007, année de la mort d’Isou, j’ai ainsi enregistré ou orchestré quatre symphonies, fait publier deux disques (dont *La Guerre*, qui n’avait jamais été enregistrée ni même interprétée depuis sa publication dans *Introduction à une nouvelle poésie et à une nouvelle musique*, parue chez Gallimard en 1947), produit un *Atelier de création radiophonique* pour France Culture en 2000, puis monté la dernière exposition à avoir eu lieu de son vivant : « Isidore Isou, du lettrisme à la créativité », en 2006, à la galerie de l’hôtel de ville de Besançon, ayant alors rassemblé avec patience et passion suffisamment d’archives, de connaissances ainsi que d’aides plus ou moins bienveillantes pour monter un tel projet, tout en essayant, déjà, de réaliser une monographie sur Isou, projet qui hélas ne put aboutir de son vivant, malgré plusieurs tentatives auprès de différents éditeurs.

Depuis le décès d’Isou, survenu le 28 juillet 2007, j’ai organisé quatre autres expositions monographiques sur son œuvre et coordonné deux ouvrages sur des domaines précis : la « poésie-musique » (avec une exposition et un cahier édité par le Centre international de poésie Marseille en 2007), le « roman hypergraphique » (avec le catalogue *Isidore Isou, Hypergraphic Novels 1950-1984*, réalisé pour l’exposition du Rumäniska Kulturinstitutet de Stockholm en 2012), ainsi que fomenté nombre d’actions de tout ordre afin de connaître et faire connaître Isou, le lettrisme, mais aussi les œuvres d’autres lettristes, tels que Gil J Wolman ou Maurice Lemaître, en me gardant de faire écran devant leurs œuvres, et en proposant toujours un accès direct à celles-ci.

J’avoue avoir été fort décontenancé, il y a une vingtaine d’années, lorsque j’ai découvert les créations plastiques d’Isou, tant je n’arrivais pas à en saisir la cohérence. Comme Internet était encore embryonnaire – mais, même aujourd’hui, Internet ne permet pas d’avoir une vision précise de son œuvre plastique – et qu’il n’y avait rien sur Isou en librairie, j’ai estimé que, plutôt que d’attendre des années qu’un catalogue voie le jour, je devais scanner moi-même les œuvres détenues dans différentes collections – pour la plupart inaccessibles – et celles reproduites dans des dizaines de catalogues – plus ou moins introuvables. Je les reclassai par ordre chronologique afin d’avoir cette indispensable et préalable vue d’ensemble, qui me fit comprendre l’intérêt, selon moi exceptionnel, de son



œuvre artistique, alors, et aujourd'hui encore, complètement ignorée. J'étais loin de penser que, deux décennies plus tard, je réaliserais cette première monographie exclusivement consacrée à l'œuvre plastique d'Isou, opérant, pour ce faire, un choix de plus de cent cinquante œuvres sur le millier dont j'ai pu prendre connaissance.

Cet ouvrage n'est par conséquent pas un ouvrage sur le mouvement lettriste, dans la mesure où il ne fait qu'évoquer les nombreux autres domaines abordés par Isou tout au long de sa vie. C'est pourquoi je n'insisterai pas, par exemple, sur l'une des dimensions pourtant fondamentales des propositions d'Isou, ses travaux en économie politique, dont le meilleur spécialiste est mon ami Sylvain Monségu.

Nous étions deux jeunes et nouvelles énergies à fréquenter régulièrement (quoique séparément) le très isolé Isou lors des dix dernières années de son existence, en dehors des quelques irréductibles membres du groupe lettriste (tels que Roland Sabatier, Alain Satié, François Poyet ou Broutin), sans oublier les visites hebdomadaires de sa fille, Catherine Goldstein, et d'autres visiteurs occasionnels, qui le consultaient pour des projets en cours. Sylvain et moi voulions tenter – lui, dans le

cadre de ses « Cahiers de l'externité », et moi, en dehors de toute structure – de favoriser l'accès à la connaissance de son œuvre, conscients qu'il fallait trouver une nouvelle voie pour y parvenir, différente des présentations auto-apologétiques, assorties d'insultes, du groupe lettriste. Une voie qui trancherait également avec l'indifférence ou les moqueries des journalistes et des critiques, assénées à son créateur depuis la création de ce mouvement pourtant fascinant, aussi méconnu que méprisé, méprisé parce que méconnu.

Cette monographie espère mettre un terme définitif à ces jugements, en présentant œuvres et documents, citations et contexte, ainsi qu'une nouvelle analyse, éloignée de celles des gardiens du temple tout autant que des spéculations marchandes ou académiques, et qui, je l'espère, rendra hommage à l'extrême originalité d'Isou et sera utile aux nouvelles énergies qui s'interrogent sur le « cas Isou », *pourvu qu'on aille vers l'œuvre*.

Notes

1. Feuillet d'invitation pour l'exposition « Isou et la méca-esthétique », à la Galerie de Paris, 1987.
2. Frédérique Devaux, *Entretiens avec Isidore Isou*, La Bartavelle éditeur, 1992, p. 125.